

CARLOS
MORENO

Droit de cité

De la « ville-monde »
à la « ville du quart d'heure »

Droit de cité

Du même auteur

Vie urbaine et proximité à l'heure du Covid-19, livre numérique traduit en cinq langues, Éditions de l'Observatoire, coll. « Et après ? », 2020.

Carlos Moreno

Droit de cité

De la « ville-monde »
à la « ville du quart d'heure »

ISBN : 979-10-329-1868-5
Dépôt légal : 2020, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2020
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Préface

Ce livre est novateur et porteur d'espoir pour l'avenir de la ville.

Selon Carlos Moreno, le droit à la ville est celui de vivre dans une ville. Qu'implique cette déclaration apparemment simple ? Fondamentalement, il nous demande de dissocier la densité et la distance. La densité est la vertu de la ville ; la distance est son vice.

La densité assure aux agglomérations des retombées en termes d'économie et d'innovation : des synergies résultent d'un ensemble dense d'acteurs en concurrence et en collaboration ; le tout devient plus grand que la somme de ses parties. La densité signifie que des personnes différentes sont ensemble physiquement, stimulées par leur présence mutuelle. Et la densité est la condition préalable à la démocratie ; tout comme dans l'agora ancienne, les habitants de la ville moderne doivent être concentrés en un même lieu afin de pouvoir se consacrer à l'argumentation et au débat.

La distance est le vice de la ville. Plus une ville est étendue et séparée, plus les inégalités augmentent ; les riches ont l'opportunité de territorialiser leur pouvoir, de l'homogénéiser et de le concentrer, tandis que les quartiers pauvres sont négligés ou balayés systématiquement. Parce que la distance sépare les classes, les

racés et les cultures dans l'espace, elle renforce les identités fixes. Dans l'isolement, les gens vivent là où ils « appartiennent » ; ils ne sont pas libres d'échapper à leur classification.

Dans la ville moderne, la densité a été subordonnée à la distance. Carlos Moreno propose d'inverser cette relation. Ses propositions pour la « ville du quart d'heure », par exemple, concernent plus que l'accès des piétons ou des cyclistes ; elles veulent inverser radicalement la configuration du pouvoir dans la ville du futur – en décentralisant la densité, en la rendant plus juste.

La ville moderne est confrontée à des défis sur de multiples fronts ; ceux-ci sont trop complexes pour être abordés avec une seule recette de changement et de croissance. Toutefois, cet ouvrage mesure l'ampleur de ces problèmes en termes fondamentaux et humains : l'expérience d'être dans une ville consiste à vivre à l'intérieur de ses complexités, plutôt que de chercher à s'en échapper.

Richard Sennett
London School of Economics
Chair of Council on Urban Initiatives, UN-Habitat

Introduction

Droit de cité, droit d'exister

Je veux rendre hommage au penseur universel, le quasi centenaire Edgar Morin, qui a illuminé mon parcours. En septembre 2018, en préparation d'un séminaire sur la fabrique de la ville¹, j'ai eu l'honneur d'enregistrer à Paris ses propos sur la complexité et la vie urbaine, qui sont restés inédits.

Avec son accord, je commence donc par ces mots, qui résument la problématique que je me propose de traiter dans ce livre :

« Le propre d'une connaissance et d'une pensée complexe, est qu'elles nécessitent de relier des connaissances qui sont aujourd'hui séparées et compartimentées. C'est de savoir comment les relier et c'est là tout le problème. Nous avons une première exigence, qui est la contextualisation ; il faut comprendre la ville dans son complexe territorial spécifique et aussi dans son contexte plus large, qui est national et aujourd'hui planétaire puisque les villes, les grandes villes, sont en interconnexion les unes aux autres par des moyens de communication immédiats.

1. « Fabrication des villes de demain : méthode d'approche d'un territoire dans sa complexité urbaine », Association « Rêves de Scènes Urbaines », chaire ETI-Université Paris I Panthéon-Sorbonne, IAE de Paris, Maison des Sciences de l'Homme du Nord, 14 septembre 2018.

Parce qu'actuellement la tendance dominante est la pensée réductrice, on réduit la ville uniquement à des questions d'architecture, d'urbanisme et de circulation. Il ne s'agit pas de réduire le problème humain à ces facteurs, il faut la voir dans tous ses aspects. Et le propre de la ville, c'est de considérer l'ensemble des caractères positifs et négatifs de la vie urbaine. Ce ne sont pas seulement des interactions, ce sont des ensembles de rétroaction. De même, on peut dire que chaque individu est non seulement dans la société, mais que la société est en lui. Et non seulement, nous sommes dans la ville mais la ville est en nous, la ville est à l'intérieur de nous. Il faut affronter des exigences contraires et notamment dans les villes. Il faut savoir les affronter. Il ne suffit pas de dire qu'il faut relier les choses entre elles. Bien sûr, il faut une méthode. Cette méthode ne s'improvise pas. J'ai consacré plusieurs années d'efforts à cette méthode de complexité. Ce sont quelques-uns des principes qu'il faut intégrer dans son esprit pour pouvoir considérer les problèmes et notamment les problèmes urbains. »

Les villes, sous de multiples formes, hébergent aujourd'hui la majorité de la population dans le monde. Liant les hommes à leurs lieux de vie, elles sont les témoins d'une épopée permanente qui raconte mieux que personne l'humanité. Dès le V^e millénaire av. J.-C. apparaissent des traces de regroupements humains ayant développé planification et organisation : en Mésopotamie, autour du Nil, du Jourdain, du Gange et dans la vallée de l'Indus, sur les rives du Balkh-Âb, du fleuve Jaune ou dans la vallée de Mexico, en Étrurie¹

1. Parmi les premiers regroupements : Uruk, Ur, Babylone, Memphis, Scythopolis et la Décapole, Varanasi, Harappa, Balkh, Tch'ou, Teotihuacan, la Dodécapole étrusque.

et, par la suite, dans les lieux fondateurs d'une certaine idée de la « ville » : Rome et la Grèce antique.

La naissance des villes¹ restera toujours liée à l'émergence de l'agriculture, dans une dualité complexe du territoire et de son espace urbain avec son écosystème. À leur origine se trouve la sédentarisation, avec les cultures agricoles, les excédents de production et de nouvelles fonctions sociales nées de la division du travail : l'artisanat producteur, le commerce pour les échanges, l'administration pour la régulation, les militaires pour l'ordre et la défense du territoire et le fait religieux pour la transcendance de l'esprit.

Du mot latin *villa*, l'étymologie de « ville » nous renvoie à l'incarnation physique de la « maison de campagne, ferme » qui, aux v^e et vi^e siècles, constituait un regroupement à partir de 50 bâtiments installés à proximité les uns des autres. De la « villa », du « village » à la « ville » moderne, nous nous questionnerons dans ce texte sur les évolutions des motivations et des formes prises, à la suite de cette volonté de partager un territoire et ses ressources. Dans la Grèce antique, partager un territoire était avant tout partager un projet commun avec des règles de vie communes et un mode de vie collectif défini. Ce partage était associé à un lieu, à un projet humain concret dans une organisation sociale précise. C'est la *polis*, la « cité », de son étymologie latine *civitas*. Elle concerne non pas le lieu physique d'agrégation, mais une communauté d'« animaux politiques », comme les avait baptisés Aristote dans *La Politique*, associés librement pour « bien vivre » et de manière autonome.

La *polis* et ses animaux politiques sont réunis autour de règles de vie communes, soudés par la recherche de la

1. Charles Delfante, *Grande histoire mondiale de la ville, de la Mésopotamie aux États-Unis*, Armand Colin, 1997.

perfection et animés par des vertus comme par exemple la justice. Ce sont des citoyens qui participent à une consolidation politique, celle du « vivre ensemble », en respectant des codes et des lois, concrétisant leur appartenance à la cité en tant que citoyens : « Cette fin des êtres est pour eux le premier des biens ; et se suffire à soi-même est à la fois un but et un bonheur¹. » Cette *polis* est incarnée dans un lieu, mais la cité n'existe ni par son territoire, ni par sa géographie, aussi fondatrices soient-elles, à l'instar d'Athènes ou de Sparte. Elle existe par la présence des êtres pensants et dotés de la parole qui ont accepté librement, dans un espace commun, de partager des règles de vie et Aristote nous le rappelle : « Si l'homme est infiniment plus sociable que les abeilles et tous les autres animaux qui vivent en troupe, c'est évidemment que la nature ne fait rien en vain. Or, elle accorde la parole à l'homme exclusivement. La voix peut bien exprimer la joie et la douleur ; aussi ne manque-t-elle pas aux autres animaux, parce que leur organisation va jusqu'à ressentir ces deux affections et à se les communiquer. Mais la parole est faite pour exprimer le bien et le mal, et, par suite aussi, le juste et l'injuste... » Ainsi parle-t-on de la « cité des Athéniens » ou de la « cité des Lacédémoniens » – pour les habitants de Sparte –, ce qui représente un mode de vie dépassant la « ville » et son étymologie d'origine, les lieux, les maisons et la présence physique.

De la « villa » à la « cité », cette dialectique est toujours présente dans nos vies au XXI^e siècle, le siècle des villes et de l'hyper-connectivité. Petites, moyennes et grandes, conurbations, métropoles et hyper-métropoles nous interrogent en permanence sur la qualité des liens

1. Aristote, *La Politique*.

entre l'espace urbain, le territoire, son écosystème, et la forme de la ville, ses règles de vie, codes et usages.

Il y a un peu plus de cinq cents ans, Thomas More a imaginé et décrit¹ un territoire, une ville, avec un mode de vie parfait, ayant minutieusement défini chacune de ses composantes, de ses règles, chacun de ses usages. Cette perfection se situait sur une île, qui était en réalité un non-lieu, n'existant nulle part, et qui dans la négation du grec, *topos*², était le nom, *Utopos*, du chef romain au cœur de cet ouvrage, devenu universellement connu comme *L'Utopie*. L'invention de ce mot associé pour toujours à ce livre a porté cette idée qui a traversé l'histoire d'une forme de vie paisible, où lieu de vie, travail, repos et plaisirs s'équilibrent, où la fraternité règne, où les hommes croient dans les dieux de leur choix, en vivant libres et en harmonie avec la nature. Il décrit aussi les limites et les faiblesses de la nature humaine, honnit les guerres, préconise la transparence ainsi que la punition pour ceux qui commettent des crimes et émet le souhait d'une société idéale, bâtie par l'homme au service des hommes. Mais, hélas, les réalisations humaines ont aussi engendré leur contraire, la dystopie, quand le rêve devient un cauchemar, un univers bien lointain, antinomique, de ce que l'humaniste Thomas More³ avait pu imaginer pour son île.

1. Thomas More, *De optimo Reipublicae statu deque nova insula Utopia libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus, Du meilleur état de la chose publique et de l'île nouvelle d'Utopie, un précieux petit livre non moins salutaire que plaisant*, Louvain, 1516.

2. « Lieu ».

3. Voir Carlos Moreno, « 500 ans après la publication d'*Utopie*, hommage à Thomas More », *La Tribune*, 21 décembre 2016 ; <https://www.latribune.fr/regions/smart-cities/la-tribune-de-carlos-moreno/500-ans-apres-la-publication-de-utopie-hommage-a-thomas-more-625743.html>

La frontière d'un monde se balançant sans cesse entre utopie et dystopie est bien mince, tant le monde possède en lui de contradictions. Portés par le « droit à la ville », théorisé par Henri Lefebvre, nombre de conflits s'expriment par l'exigence d'un logement digne dans des sociétés urbaines segmentées socialement et spatialement. La ville de l'après-guerre s'est développée dans un contexte de productivisme, avec son lot d'avancées technologiques qui l'ont désincarnée, amenant une grande partie de ses habitants dans une grande difficulté à vivre dignement. À l'heure du Covid-19, quand la pauvreté touche encore davantage les plus faibles et que la crise économique alourdit les phénomènes d'exclusion, nous nous interrogeons sur notre devenir. Dans cette décennie d'hyper-connectivité, comment éviter de sombrer dans une dystopie dramatique et comment réussir à retrouver le chemin d'une vie urbaine équilibrée écologiquement, socialement et économiquement ? Comment obtenir une ville pour tous ?

Dans la Rome antique, le « droit de cité », le *jus civitatis*, c'est avant tout la reconnaissance de la citoyenneté, d'abord réservée aux hommes libres. L'extension de cette citoyenneté fut un vecteur puissant d'attraction. Elle exprimait la jouissance de droits qui sont devenus par la suite, dans le droit civil, l'essentiel des droits civiques attribués pour, en tant que citoyen, appartenir à un territoire et à une communauté lui ayant accordé sa reconnaissance. « Avoir le droit de cité » est devenu une expression du langage courant, synonyme d'une acceptation, d'être admis quelque part. C'est bien le cœur de ce livre. Entre la naissance des villes, l'explosion du phénomène urbain, des villes-monde aux hyper-régions, comment retrouver ce qui nous est le plus cher, vivre notre humanité et en être

dignes ? Que faire de cette vision exposée par certains qui, à l'horizon 2050, nous prédisent un monde partagé entre humains, robots, intelligences artificielles au gré de leurs hybridations ?

À l'image de *Metropolis*, 1984, *Alphaville*, *Brazil*, *Blade Runner*, pour ne citer que quelques-uns des films qui ont traversé l'histoire du cinéma, la dystopie urbaine reste un sujet particulièrement riche. Elle se voit aujourd'hui « augmentée » par la puissance de la technologie, la biogénétique et l'intelligence artificielle. La vie urbaine constitue désormais un défi pour les six milliards d'urbains à l'horizon de 2050. Mais serons-nous capables de bâtir une ville et une vie urbaine, humaine, durable et socialement inclusive, avec la technologie au service de notre qualité de vie ? Serons-nous en capacité de contrer les conséquences du changement climatique, d'assurer la protection de la biodiversité, menacée aujourd'hui d'extinction ? Comment retrouver le partage de nos communs ? Comment construire une ville dans laquelle l'écologie serait avant tout un humanisme, l'économie, une source de partage, et l'inclusion sociale, une réalité ?

Autant de questions que ce livre s'efforce d'aborder sans détour. J'ai la conviction qu'une bonne partie de la réponse viendra de notre capacité à éduquer, à diffuser une culture urbaine basée sur l'altruisme, à développer de nouvelles urbanités, à transformer nos modes de vie, de consommation, de production et à miser sur les neurones des hommes pour mieux maîtriser les neurones artificiels.

Ville vivante

La ville hier, aujourd'hui
et demain : un lieu de vie

Dans un texte magnifique datant de 1972, Italo Calvino nous parle des « villes invisibles » et de leurs multiples facettes¹. Il nous interroge sur ces villes qui se dissimulent, faisant référence aux rapports avec la mémoire, le regard, le nom, les signes, les échanges, le ciel et les morts. Il nous parle de villes continues, effilées, mystérieuses... La mémoire des lieux nous est à tous familière et nous accompagne tout au long de notre vie.

Je suis le fils d'un paysan de la cordillère des Andes exproprié de ses terres, comme des millions d'autres, devenus urbains malgré eux. La création de ces vastes *latifundios*² asservissant les anciens petits propriétaires a engendré les mouvements forcés de ces paysans, sans terre, partis chercher, dans les centres urbains alors en émergence, un mode de vie meilleur ou seulement une chance de survivre. Ainsi, je suis né urbain, à la fin des années 1950, héritier d'un amour des lieux, de la terre-mère nourricière et du respect de ses cycles

1. Italo Calvino, *Les Villes invisibles* [1972], Seuil, 1974.

2. Grande propriété de quelques centaines à des dizaines de milliers d'hectares, faiblement mise en valeur, souvent consacrée à l'élevage.

naturels empreints de leur propre cosmogonie. Cette dichotomie a toujours été présente dans ma vie, comme dans celle de centaines de millions d'autres urbains qui ont vu cette bascule se produire.

Dans un pays à dominante rurale, un continent traversé par les mouvements des sans-terre et les conflits permanents, une transformation radicale a eu lieu en à peine deux générations. Avec 70 % de ruraux à l'époque, des guérillas présentes dans les montagnes et des conflits agraires très violents, le continent latino-américain est devenu le plus urbanisé du monde, comptant actuellement 80 % de citadins. Si partout les guérillas sont devenues obsolètes, c'est avant tout du fait de la disparition progressive d'un monde. Celui d'une économie dominée par la ruralité qui a laissé place à un monde urbain, d'abord industrialisé et ensuite financiarisé et serviciel, transformant en profondeur les relations socio-économiques et les modes de vie. Ma passion s'est alors focalisée sur les villes qui dans le monde entier ont façonné notre manière de vivre. Arrivé en France à l'âge de 20 ans, déraciné, exilé¹, avec juste la mémoire de mes lieux d'origine en tête, j'ai commencé à explorer les différents continents. « Il vient à l'homme qui chevauche longtemps au travers de terrains sauvages le désir d'une ville », dit aussi Italo Calvino². Cette phrase m'accompagne depuis dans ces explorations urbaines et territoriales.

L'homme en Europe, bâtisseur, qui durant des siècles et sur plusieurs générations construit des cathédrales, a été mû par la recherche d'une communion harmonieuse

1. J'ai obtenu le statut de réfugié par l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra) en septembre 1979.

2. Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, *op. cit.*

entre la maîtrise de l'art de la pierre, les mathématiques, la géométrie et une certaine idée de l'esprit religieux. Ma fascination pour les villes est portée par ce génie humain qui a cherché dans sa construction à bâtir des lieux pour vivre, s'exprimer, pour créer des codes, des règles et des modes de comportement. La reconstruction de l'Europe après la Seconde Guerre mondiale m'a toujours impressionné. Des États ont disparu, d'autres sont nés. Un monde venait de s'écrouler et un nouveau allait émerger de toutes ses ruines. Des villes ont été ravagées et leurs centres durement frappés.

Habitant dans un Paris épargné, j'avais été marqué par l'ampleur de la destruction de tant de villes en Europe – Berlin, détruite à 80 %, Dresde, Varsovie, Gdańsk, Londres... Parmi elles, Le Havre, qui a symbolisé, avec Auguste Perret, l'irruption du béton. En tant qu'architecte, il l'a utilisé pour reconstruire entièrement cette ville-port. « L'architecture s'empare de l'espace, le limite, le clôt, l'enferme. Elle a ce privilège de créer des lieux magiques, tout entiers œuvres de l'esprit¹ », disait-il, faisant du béton le matériau qu'il allait utiliser à profusion pour déployer son œuvre. Il a provoqué une rupture, avec une nouvelle manière de construire la ville. Mais ces ruptures, reconstructions, créations se sont opérées seulement sur quelques dizaines d'années par rapport à un cycle qui remonte à des siècles, voire à des millénaires. La ville résulte en réalité d'un très long processus, et cette contradiction intrinsèque, ce dialogue entre la mémoire des lieux et les nouvelles manières de la façonner constituent la source de ma curiosité permanente. Au cours de mes expériences du

1. Auguste Perret, *Contribution à une théorie de l'architecture*, Cercle d'études architecturales/André Wahl, 1952.

nord au sud et de l'est à l'ouest, et l'exploration d'un milieu trépidant qui abrite les 4 milliards de citoyens que nous sommes, il m'est apparu que l'enjeu de la ville était de la redécouvrir pour mieux se la réapproprier.

En les arpentant apparaît ce que les « villes invisibles » d'Italo Calvino nous disent : chacune de nos villes possède une âme qui, comme un fil conducteur, a traversé les siècles. La ville sensorielle, affective, interactive, la ville en mouvement, offre aux habitants un autre regard, une autre expérience. Elle n'est plus seulement la ville où l'on travaille, celle où l'on dort... Retrouver la ville où l'on vit est finalement l'une des questions clés quand on souhaite aborder cette problématique de l'intelligence urbaine. C'est le cœur de la question : comment construire une ville pour tous avec l'amour des lieux en bandoulière ?

J'ai toujours refusé cette idée de parler de « la ville » avec ses corollaires très vite désincarnés et technocentrés, encore davantage après la révolution du numérique. La ville intelligente, numérique, connectée, existant par elle-même, sans aucune dépendance à rien ni personne, élude ce qui est essentiel pour la comprendre. Réduire l'existence de la ville à un seul point de vue, à une seule expertise, aussi clairvoyante soit-elle, a conduit à de désastreuses expériences. Présentée en 2010 comme le Graal de la ville par l'impact de la révolution numérique, la *smart city* a amené cette volonté de « copier-coller » des solutions technologiques, comme le fameux centre de monitoring de Rio de Janeiro¹. Il était devenu à l'époque le lieu de pèlerinage de toute la

1. Clara Schreiner, « International Case Studies of Smart Cities. Rio de Janeiro, Brazil », Inter-American Development Bank, juin 2016 ; <https://publications.iadb.org/publications/english/document/International-Case-Studies-of-Smart-Cities-Rio-de-Janeiro-Brazil.pdf>